Zeitschrift: Bulletin CILA : organe de la Commission interuniversitaire suisse de linguistique appliquée

Herausgeber: Commission interuniversitaire suisse de linguistique appliquée

Band: - (1989)

Heft: 50: Actes des Journées suisses de linguistique appliquée I

Artikel: Parcours

Autor: Redard, Georges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-977965

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Parcours

L'amitié du professeur René JEANNERET m'a valu l'invite, flatteuse, à ouvrir ces «Journées suisses de linguistique appliquée» – en qualité, m'écrivait-il, «de membre fondateur et de premier président de la CILA». Ainsi l'augure antique jugeait-il opportun que l'ancêtre fît la parade...

Mais accepter une tâche, ce n'est pas croire qu'on est le plus qualifié pour y réussir. J'essayai donc de ruser: une simple «allocution» n'allégerait-elle pas un programme déjà plantureux? – C'est que, justement, il ne s'agissait pas de dévoiler une plaque commémorative ni de couper un ruban. Va donc pour une «conférence», il suffirait de veiller au titre. Le choix fait parut convenir: *parcours* est singulier ou pluriel, trajet ou itinéraire, course et circuit. Tel est bien mon propos: quelques réflexions, allant d'un point de départ révolu, mais pour moi vivace, à un domaine où ma compétence s'amenuise et où je manque souvent d'oxygène.

Dans le numéro 44 de ce Bulletin (1986), j'ai rappelé, lors de son 20e anniversaire, comment était née la CILA en décembre 1965, alors que Neuchâtel possédait déjà, non seulement – depuis 1963 – un laboratoire de langues (un vrai: douze cabines CEDAMEL, nombre doublé l'année suivante), mais aussi, institué à la fin de 1965, un Centre de linguistique appliquée (CLA); Berne suivait de près en inaugurant ses installations au semestre d'été 1964. Il reste que, pour une fois, nous avions ici quelque avance – le plus renommé des Instituts de linguistique appliquée en Europe, celui d'Edimbourg, n'existait pas encore. Mais je n'ai aucune intention historiographique. Simplement, il faut dire que ces initiatives, ces créations sont nées de craintes. Les nôtres d'abord. Les principes du fédéralisme helvétique commençaient à générer une anarchie pédagogique dommageable et qui menaçait d'être irréversible. Ceux qui hésitaient devant le laboratoire étaient qualifiés de tardigrades, et cette fausse émulation avivait le zèle des fabricants qui se bousculaient au portillon pour vendre, sans se préoccuper des besoins réels, des objectifs souhaités, sans rien dire des commodités d'entretien ni des frais de fonctionnement. La peur des autres ensuite, de ceux qui allaient utiliser ces appareils, ceux à qui l'on répétait que leur pédagogie, la traditionnelle, avait fait son temps, qu'ils pouvaient la reléguer au grenier – la méfiance, la rébellion, la moquerie ne manquèrent pas: un beau chapitre qui mériterait d'être regardé de près, car si on ne réclame pas chez nous la tête d'un ministre, certains journalistes «défenseurs de la langue» vouent alors à l'exécration ces pauvres magnétophones dont les suppôts ne s'aperçoivent même pas qu'ils montent à l'échelle. Enfin – et cela a sans doute été l'obstacle majeur – une fois doté de ces coûteux instruments, l'acquéreur

se demandait qu'en faire, de quoi les nourrir. La CILA, pour garder le contrôle de la situation, mit les bouchées doubles: élaboration d'exercices spécifiques, diffusion de bandes modèles pour plusieurs langues (ce qui signifie collège d'experts, copies, droits d'auteur, distribution, etc.), cours pour la formation de maîtres désireux de s'entraîner au maniement des appareils, aux méthodes que ceux-ci impliquaient – en réalité on leur demandait d'ajouter beaucoup à leur bagage initial, en linguistique structurale, en phonétique et phonologie, en psychologie de l'apprentissage et du comportement. René JEANNERET a excellemment décrit, en 1981[1], le procès de cette évolution; il a relevé aussi, avec juste raison, la part considérable qui en revenait à Albert GILLIARD, auquel nous avions confié le CLA et qui en fit sa chose – avant de disparaître brutalement, à 61 ans, en été 1981. GILLIARD résume en quelque sorte toute la première période de la linguistique appliquée à Neuchâtel, à cette réserve près que les tâches administratives pesèrent trop lourd sur lui pour qu'il pût suivre de plain-pied le développement de la recherche dans ce domaine en constante mutation; il était d'abord phonéticien – on lui doit les premiers cours d'orthophonistes – et si certains de ses exercices font aujourd'hui sourire (je me rappelle «Josette juchée sur son chien»), ils montrent surtout à quoi en était alors l'enseignement par bandes magnétiques.

Tout ce que je viens de dire concernait l'immédiat, l'irruption des moyens audiovisuels dans la pédagogie des langues, un énorme remue-ménage où les apprentis sorciers nasardaient volontiers les barguigneurs. Atermoyer devenait coupable, il fallait mettre de l'ordre. On crut y parvenir par quelques idées simples, grâce à quelques conceptions évidentes, avec un optimisme blindé contre tout risque d'infiltration. Demander ce qu'était au juste la linguistique appliquée relevait presque de la plaisanterie (je cite une formule d'alors, dont l'auteur importe peu). On avait, d'une part, des théories linguistiques éprouvées permettant l'analyse structurale de la langue, d'origine surtout américaine (on me pardonnera ici cette simplification outrancière), d'autre part une langue à enseigner par les voies les plus rapides possibles. Il suffisait donc d'appliquer ces théories à la pratique; par l'intermédiaire du magnétophone, la linguistique était mise au service de la pédagogie. Les résultats dépassèrent l'espérance. Certains sont du-

1 Dans sa leçon inaugurale «De quelques apports du Centre de linguistique appliquée à la didactique des langues»: Annales 1981–1982 de l'Université de Neuchâtel (1983), 220–235. Rappelons qu'on trouve dans le même volume l'importante leçon de Bernard PY, «Place de la linguistique appliquée dans les sciences du langage» (282–297). Ces textes, ignorés des bibliographies, risquent de demeurer «confidentiels»; ils auraient eu leur place dans le Bulletin CILA, où a d'ailleurs heureusement paru la leçon de Georges-Eddy ROULET, «Linguistique et enseignement des langues» (17, 1973, 7–20).

rables; ainsi les principes de la phonologie ont pénétré dans l'enseignement et restauré, notamment, la primauté de l'oral. D'autres n'ont plus de valeur qu'historique. Il faudra décrire un jour, exemples à l'appui, cette évolution qui n'intéresse pas seulement les gens de métier, mais tous ceux qui s'occupent des sciences de l'homme.

On doit donc reprendre sur nouveaux frais cette question d'apparence si banale: qu'est-ce que la linguistique appliquée? Aucun dictionnaire spécialisé n'y apporte de réponse. Pourtant, c'est une discipline qui existe, qui est enseignée, qui est l'objet de revues et de sociétés. La «Bibliographie linguistique», publiée annuellement par le Comité international permanent des linguistes, lui consacre une rubrique, mais combien modeste! Dans le volume de 1988 (=bibliographie de 1986), la linguistique appliquée est représentée par 57 numéros sur un total de 17 203, qui occupent les pages 95–97 des 885 du répertoire; bien que ce Bulletin figure parmi les périodiques dépouillés, c'est un chiffre à première vue inexplicable – au seul programme du colloque qui vient de s'ouvrir figure une vingtaine de communications ... Mais il n'est que d'en lire les intitulés pour constater que «linguistique appliquée» est une étiquette déplorablement ambiguë, qui ne peut susciter que le doute et la controverse. L'harmonie initiale, si tant est qu'elle ait jamais existé, est évidemment rompue. Il suffit de parcourir d'une traite les cinquante Bulletins CILA maintenant parus pour reconnaître les changements qui ont atteint le fond. D'un côté, la linguistique théorique (générale si l'on veut) s'est diversifiée; elle a gagné, au delà des différences d'école, son autonomie en se défaisant des attaches qu'elle avait cru trouver dans des disciplines voisines. La notion de structure subsiste, certes, mais elle recouvre des représentations très diverses, antinomiques même. L'effort va porter essentiellement sur le discours; certains écartent de l'analyse la signification qui reste au contraire pour d'autres la condition essentielle du fonctionnement de la langue. HJELMSLEV se veut le successeur véritable de SAUSSURE dont on a schématisé les vues à l'extrême; des logiciens – RUSSELL, WITTGENSTEIN – s'intéressent toujours davantage au problème de la langue, tandis que les linguistes sont tentés, pour leurs opérations formelles, par l'appareil de la logique symbolique.

Ailleurs encore, on reprend, avec une rigueur nouvelle, les relations entre langue et culture, langue et société, langue et individu, et l'on tente de fonder ainsi par le langage la théorie des activités de l'homme[2]. De l'autre côté,

2 On relira avec profit deux articles d'E. BENVENISTE: «Tendances récentes en linguistique générale», Journal de psychologie 1954, 130–145, et «Coup d'œil sur le développement de la linguistique», C.R. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres 1962, Paris 1963, 369–380; tous deux ont été reproduits dans «Problèmes de linguistique générale» I, Paris 1966, 3–17 et 18–31.

celui des pédagogues, on perçoit une incertitude bien compréhensible, de la défiance, mais aussi, au niveau supérieur, la volonté de donner à la linguistique appliquée un statut nouveau: on sait l'importance, chez Bernard PY et d'autres, des notions d'interlangue et de «faute», la place que tient, depuis CORDER, l'analyse des erreurs, puis la révision, plus ou moins réussie, de postulats saussuriens discutés d'ailleurs dès la publication du «Cours de linguistique générale» en 1916: la langue comme système, l'opposition synchronie/diachronie (v. WARTBURG, JABERG, les romanistes), celle entre langue et parole, plus tard entre compétence et performance (avec, à sa suite, HYMES et le débat autour de la compétence de communication). Si l'on restreint la linguistique appliquée à la didactique des langues (maternelle et seconde), on parlera de besoins langagiers, de stratégies d'apprentissage, de communication et de toutes les formes de la négociation permanente où sont impliqués l'apprenant, l'enseignant et l'institution elle-même. Mais pareille définition est évidemment inacceptable. La linguistique appliquée a une tout autre consistance. Elle a progressivement mis en œuvre les recherches menées en sémantique (sémantique de l'énoncé en premier lieu, élaboration de langues de représentation cognitive où interviennent la psychologie et l'intelligence artificielle), en syntaxe (grammaires formelles et universaux du langage), en pragmatique, devenue discursive et interactionnelle, s'attachant à la description dynamique des processus de construction du discours. Elle participe ensuite aux linguistiques dites à trait d'union (même si elles l'ont perdu!), surtout à la sociolinguistique qui met en liaison la variation linguistique (selon l'âge, la situation, etc.) et certains paramètres sociaux: contacts entre individus au sein d'une communauté simple ou composite. Plus récente, mais non moins importante: l'analyse automatique des langues naturelles – ce qui signifie le développement de recherches interdisciplinaires, de l'informatique à la psycholinguistique expérimentale (Neuchâtel a, cette fois encore, donné l'exemple en créant le Laboratoire de traitement du langage et de la parole, confié à François GROSJEAN[3]). A tous les niveaux, dans tous ces secteurs (et d'autres), il reste énormément à faire. On connaît, de Georges-Eddy ROULET – qui a joué un rôle déterminant à Neuchâtel où il enseigna la linguistique générale et appliquée de 1970 à 1977 avant d'aller fonder à la pointe du Léman une autre «école genevoise» – le rapport qu'il a rédigé en août 1984

3 Présenté par celui-ci dans les Informations de l'Université de Neuchâtel 96, juin 1988, 11–12.

pour l'Académie suisse des sciences humaines[4], dont je me suis inspiré plus d'une fois ici. La linguistique appliquée y tient une place variable (c'est affaire de dénomination), mais son éventail chatoyant s'y déploie, n'en déplaise à ceux qui la prétendaient moribonde. Elle a repris souffle au contraire, affirme ses appétits; forte même de ses contradictions[5], elle ne craint pas, comme le disait naguère familièrement Daniel COSTE, «d'aller au charbon»[6]. De cette énergie retrouvée, la CILA témoigne pour sa part, elle dont certains ont prétendu qu'elle était exsangue, ayant perdu sa raison d'être. Je la crois bien vivante. Reste-t-il des sceptiques? Ils ne le seront plus demain soir.

GEORGES REDARD

4 «Détection avancée en matière de politique de recherche en linguistique», 12 p. de format A4, éd. ronéot. par le Conseil suisse de la science, Berne 1985; les conclusions sont reproduites dans le fascicule «Détection avancée en politique de la recherche – Résumé des expertises», Berne, ibid. 1986, vol. 1, 14–15.

5 Une bibliographie serait ici hors de propos (et de place!). Je retiendrai, presque au hasard: les volumes de la collection «Langues et apprentissage des langues», Paris, Hatier-CREDIF; le numéro spécial (6, mai 1984) des TRANEL (Institut de linguistique, Univ. de Neuchâtel) contenant les Actes du colloque sur la didactique des langues aujourd'hui: pratiques et réalité, 29 sept. – 1er oct. 1983; Angewandte Sprachwissenschaft. Interdisziplinäre Beiträge zur mündlichen Kommunikation, éd. par H. BEHME, Stuttgart 1988 (Zeitschr. f. Dialektologie und Linguistik, Beiheft 59). Utiles encore les articles publiés dans «Le Monde» du 2.2.1989, 15–18, à l'occasion du «Salon Expolangues» qui s'est tenu pour la 7e fois, en février 1989, au Parc des expositions de la porte de Versailles à Paris.

6 Dans sa leçon inaugurale de novembre 1988 «Actualiser la linguistique appliquée» parue quelques jours après ces «Journées»: Cahiers de linguistique française 10, Genève, Unité de linguistique française, 1989, 13–26 (le numéro entier a pour titre: En deçà et au-delà de l'analyse du discours).